

Le Monde télévision 23 septembre 1991

Sur *Les années algériennes* par Bertrand Legendre

L'historien Benjamin Stora parle des *Années algériennes*, une série documentaire en quatre parties qu'il a conçue pour Antenne 2

Cette guerre ne voulait pas dire son nom. La nommer, c'eut été reconnaître que l'Algérien n'était pas la France. On préférait user d'euphémismes, on parlait d' « évènements » et de « maintien de l'ordre ». Ne les avait-on pas convaincus, ces appelés qui en cauchemardent encore, que « la Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris ». Lorsque le conflit éclata en 1954, bien peu comprirent qu'il sonnait le glas de l'empire colonial. Sept années de violences et de déchirements suivirent, qui n'ont pas cicatrisé.

Le documentaire en quatre parties de Philippe Alfonsi, Bernard Favre, Patrick Pesnot et Benjamin Stora ravive ces vieilles blessures. Mais il vise aussi à exorciser une page d'histoire que les Français répugnent encore, trente plus tard, à regarder en face. Benjamin Stora, qui a conçu ces émissions, est né à Constantine, il y a quarante ans. Aujourd'hui maître de conférence à l'université Paris VIII, spécialiste de la guerre d'Algérie, il s'explique sur cette entreprise de longue haleine, trente-trois mois de travail dont cinq de tournage.

« Les émissions sur la guerre d'Algérie n'ont guère été nombreuses depuis l'indépendance en 1962. Il était temps de combler un vide ?

« Après 1962, le vide d'images, n'est en fait, qu'apparent. Cinquante longs métrages de fictions –trente-cinq en France et quinze en Algérie- ont traité directement ou indirectement de cette guerre. Des émissions de télévision – les Dossiers de l'écran ou Apostrophes – ont également abordé ce conflit.

D'où vient alors, cette étrange impression, d'absence d'images ? La fin de la guerre d'Algérie, à la différence de la victoire de 1945, après laquelle le cinéma a vite célébré la Résistance et ses héros, n'a pas débouché sur la construction d'un consensus national. Adversaires et partisans de l'Algérie française se sont longtemps affrontés. Le film La Bataille d'Alger de l'Italien Gilles Pontecorvo, Lion d'Or au festival de Venise en 1966, n'a pu être montré à Paris qu'en 1971.

Chaque groupe directement concerné en France par cette guerre, pieds-noirs ou harkis, soldats ou immigrés, attend et veut aller voir « son » film, revivre ses propres espérances ou engagements. Les anti-colonialistes se sont enthousiasmés pour R.A.S d'Yves Boisset en 1973, les pieds-noirs pleuraient en découvrant Le Coup de Sirocco en 1979 et les militaires ont aimé l'Honneur d'un capitaine de Pierre Schoendoerffer en 1982. Toutes ces mémoires ne se mélangent pas.

Et les documentaires ?

« Je pense que le documentaire, plus que la fiction, permet de confronter les points de vue, de montrer une guerre réelle, donc de l' « exorciser ».

Deux documentaires intitulés La Guerre d'Algérie existent : celui d'Yves Courrière, sorti en 1972 et celui de Peter Batty diffusé en 1990 sur FR3. Malgré leur qualité, en particulier d'exposition chronologique, il manque à ces films d'archive la complexité. Cette histoire n'est pas restituée dans sa richesse, faite de haine et de passion entre les communautés dans l'Algérie coloniale. Le montage élude le côté « guerre civile » de cette période. On y voit des Algériens unanimes à vouloir l'indépendance et on fait l'impasse sur les harkis ou les conflits entre Algériens nationalistes. On ne perçoit pas non plus les déchirements franco-français dans cet empire qui touche à sa fin, qu'illustre par exemple, le putsch d'avril 1961.

C'est une conception différente que j'ai proposée à Philippe Alfonsi pour Les Années algériennes, et à Bernard Favre, le réalisateur. Il fallait aborder de front le problème de la torture, qui a profondément divisé la société française. Torture qui n'était pas seulement pratiquée par des unités spécialisées de l'armée, mais également par le contingent. De l'autre côté, il fallait lever le voile qui entoure certains secrets de l'histoire intérieure algérienne. Ainsi, à propos de ce qui s'est passé à Melouza, où trois cent villageois algériens ont été assassinés par une unité de l'ALN, l'Armée de libération nationale, en 1957. Nous avons tourné sur place, interrogé les survivants.

Vous avez choisi de donner la parole à des « anonymes » plutôt qu'à des vedettes de l'époque. Trente ans plus tard, ce parti pris a l'inconvénient de reléguer au second plan le déchaînement des passions qui a marqué ce conflit. Certaines séquences d'archives que vous utilisez restituent mieux parfois ce climat passionnel que tel ou tel témoignages d'ex-appelés grisonnants recueilli aujourd'hui...

« Pendant des années, de « grands » acteurs engagés dans ce conflit, responsables politiques ou associatifs, se sont appropriés le monopole de la parole sur la guerre d'Algérie. L'immense masse de « ceux » d'Algérie, tout particulièrement les soldats, préfèrent encore la solitude de leurs bouffées de mémoire....

Pour parvenir à une recreation du passé, il fallait plutôt faire parler des « anonymes ». Soixante-dix personnes apparaissent dans ces émissions, disent les moments cruciaux de leur vie. Elles ne représentent aucune chapelle, aucun parti, aucune organisation. Toutes parlent sans haine de l'Algérie, française ou algérienne, de la guerre et de ses traumatismes (« Oui, dit un soldat, l'Algérie j'en ai rêvé pendant vingt ans...en couleurs »), de l'exil forcé et de l'indépendance conquise.

Devant la caméra, ils se libèrent, pour la première fois. Le soldat Charlie Robert, interviewé en 1959 pour Cinq Colonnes à la une, regarde aujourd'hui ces émissions qu'il n'avait jamais vues, et ne peut contenir son émotion. Il évoque ses camarades morts en Algérie. Un harki raconte les circonstances de son enrôlement forcé dans l'armée française. Un ancien « porteur de valise » (un de ces Français de métropole qui aidèrent le FLN algérien) explique son engagement. D'autres regards troublés, d'autres récits terribles (« nous lâchions des « bidons spéciaux », c'est-à-dire du napalm » racontent deux pilotes), émouvants eux aussi, racontent toute la tragédie d'une guerre jamais reconnue comme telle.

D'une voix à l'autre, de grands thèmes se dessinent (la décolonisation, la violence, la démocratie...), se recourent. Entre l'individuel et le collectif, entre ce qu'une mémoire singulière peut recenser et ce qu'une histoire commune a imposé, peut se lire, se comprendre cette guerre. Cent-vingt personnes ont été interrogées au total. Il existe deux cent cinquante heures de « rushes ». L'idéal, bien sûr, ce serait un documentaire-fleuve, une sorte de « Shoah » de plusieurs heures sur les rapports franco-algériens. La série que nous avons réalisée traite surtout des aspects français de cette guerre. J'espère qu'un tel travail sera entrepris un jour par les Algériens sur leur propre histoire.

Il y a certainement une explication au demi-silence observé jusqu'ici sur la guerre d'Algérie. N'est-ce pas parce qu'à de rares exceptions près, les Français se sont trompés ou ont été trompés ? La mauvaise conscience ne favorise pas les examens de conscience...

Ces années là restent marquées par le refus, de la part d'une classe politique quasi unanime, d'abandonner un territoire considéré comme partie intégrante de la France. Au cours de la première émission, on voit ainsi François Mitterrand parcourir les Aures en 1954, comme ministre de l'intérieur. Et on

entend Helie Denoix de Saint-Marc, un des officiers rebelles, citer les propos du général de Gaulle en 1960 : « moi vivant, jamais le drapeau du FLN ne flottera sur Alger. »

« Les responsables de l'époque ont subi le choc mondial de la décolonisation. Ils ont tenté d'accompagner ce processus, mais ont-ils vraiment anticipé les évènements ? Et pourtant la lecture des sondages d'opinions montre qu'une majorité des Français n'étaient pas vraiment aussi attachés qu'on l'a cru parfois au maintien de l'Algérie française. Cette opinion publique consent très vite à l'indépendance algérienne, comme l'a révélé Charles-Robert Ageron dans le livre publié récemment sous la direction de Jean-Paul Rioux, *La guerre d'Algérie et les Français*.

« La négation de l'indépendance, puis les hésitations sur la marche à suivre –la guerre a été plus dure sous de Gaulle que pendant la IVe République– ont provoqué amertumes et rancœurs. Une jeune femme pied-noir, interrogée pour ces émissions, explique par exemple : « A la fin, nous sommes entrés dans l'OAS (l'Organisation de l'armée secrète qui regroupait les ultras de l'Algérie française, NDLR) comme on entrait dans la Résistance, en lisant Aragon, l'affiche rouge, et les poèmes d'Eluard... » Cette guerre est ainsi celle du désarroi, de la confusion.

En face, les partisans de l'indépendance, au moment où elle se réalise, abandonnent les colonisés, rappelle Jean-Louis Hurst, responsable d'un réseau de soutien aux Algériens. Il y aura peu de protestations, lorsque les dizaines d'Algériens sont massacrés, en plein Paris, le 17 octobre 1961 ». Tout cela, effectivement, ne favorise pas les examens de conscience.

La quatrième émission, intitulée la guerre est finie, montre des enfants de harkis et des fils d'immigrés sur fond de scènes de violence à Vaux-en-Velin et dans le midi. Cela prouve plutôt que la guerre n'est pas finie, ou plus exactement que la France d'aujourd'hui a encore à voir avec les « évènements » d'Algérie...

Un sondage réalisé en septembre 1990 montre que les Français placent la guerre d'Algérie en tête de tous les évènements nationaux survenus depuis 1945. Pour 52% d'entre eux, c'est l'évènement le plus important depuis la Libération. Mai 68 n'arrive qu'en deuxième position (49%). Comme en écho, ce qu'on appelle « le problème de l'immigration » occupe aujourd'hui une place majeure dans les débats politiques et idéologiques en France. Il y a là plus qu'une simple coïncidence. Les effets de la guerre d'Algérie, qui ont longtemps « travaillé » souterrainement la société, ressurgissent au grand jour. « Entre les Algériens et les Français, explique le philosophe Cornélius Castoriadis au cours de la dernière émission, il y a un couteau ; et ce couteau, c'est tout l'imaginaire français sur les Maghrébins, les Algériens en particulier, à la fois au plan du meurtre mais aussi au plan sexuel... »

Les plaies ouvertes par cette guerre ne sont pas refermées. Différés jusque-là, les effets des « années algériennes » commencent maintenant à s'exercer. Le plus spectaculaire, à mon avis, se rapporte maintenant à la citoyenneté et concerne les populations issues de l'immigration. En Algérie, au temps de la colonisation, les « indigènes » ne bénéficiaient pas de la pleine citoyenneté. Jusqu'en 1947, pour être français, il leur fallait renoncer à leur statut personnel. Est-ce à dire qu'aujourd'hui l'acceptation de la citoyenneté française passe par la renonciation au statut personnel, c'est-à-dire à la religion musulmane ? Ce débat, qui date de l'Algérie coloniale, les enfants d'immigrés ou les fils de harkis que l'on voit à la fin de cette série espèrent qu'il se réglera, enfin. »